

France Antilles

Actualité Politique

INTERVIEW

Hervé Damoiseau p.-d. g. de la distillerie Damoiseau : « Je considère que les questions de races, c'est imbécile »

Propos recueillis par **André-Jean VIDAL** | France-Antilles Guadeloupe | 11.03.2009



Hervé Damoiseau, Blanc-pays, témoigne d'un ressenti, celui d'appartenir à une caste qui n'est pas à la fête en ce moment. Esprit libre, il ne se sent pas menacé par les propos des uns et des autres, même s'il les trouve choquants

Etes-vous ce qu'on appelle communément un « Béké » ?

Non, je suis un Blanc-pays ou un Blanc créole. Je ne sais pas ce que c'est qu'un Béké. Je doute même que ce nom soit dans le dictionnaire.

En Martinique, Alain Huyghes-Despointes a tenu des propos qui ont choqué, se disant « fier de préserver sa race » . Les Blancs-pays pensent-ils comme ça ?

Ce Martiniquais est un vieux monsieur. Personne ne peut l'empêcher de dire ce qu'il veut. Je pense qu'en Guadeloupe, personne ne pense comme ça. Les Blancs-pays vivent en bonne intelligence avec tout le monde. Il y a des liens forts. Pour ma part, j'ai été particulièrement choqué de l'entendre dire une chose comme ça.

Quelle est l'éducation d'un jeune Blanc-pays ? Des rapports avec les enfants noirs ? Une vie autarcique ?

Mais non, moi j'ai été à l'école au Moule, puis à Massabielle, puis au lycée public de Baimbridge. Il est arrivé plusieurs fois que je sois le seul Blanc de ma classe et cela ne m'a posé aucun problème. Je n'ai jamais été préservé de quoi que ce soit. C'est idiot de penser que les Blancs-pays vivent entre eux, en autarcie. Il est vrai que mes parents étaient très libres, qu'ils me laissaient avoir les amis que je voulais. Des Blancs, des Noirs, des Indiens. Je considère que ces questions de races, c'est imbécile. Surtout quand on vit dans un pays où toutes les races se côtoient. Et puis, de toutes les façons, je fréquente peu les Békés de Guadeloupe. Dans cinquante, cent ans au maximum, nous aurons une société entièrement métissée.

Est-il difficile d'être un Blanc-pays en Guadeloupe ?

Non, je ne pense pas. Je ne suis pas menacé. Certaines personnes peuvent se sentir menacées. Moi non, j'ai d'excellents rapports avec mes salariés, qui me voient travailler comme eux-mêmes. Certains propos tenus lors des dernières semaines peuvent donner lieu à des inquiétudes chez certains. On a sûrement dépassé les pensées...

Pensez-vous que c'est l'attitude de certains Blancs-pays qui a pu inciter à tenir de tels propos ?

Je présume qu'il y a eu des attitudes gênantes. Des choses qui ont été dites. Qui peuvent prêter à des interprétations. Mais, je ne pense pas qu'on puisse assimiler l'attitude, la maladresse de certains avec toute une communauté qui est fondue dans la masse des Guadeloupéens. Tout un groupe humains comme celui des Blancs-pays ne peut être assimilé à trois ou quatre individus qui se sont mal comportés. Qui ont fait, ou pas, de la « profitation » .

Les propos d'Elie Domota, incitant les Békés qui ne signeraient pas l'accord Jacques-Bino de hausse des salaires de 200 euros à quitter le pays vous choquent- ils ?

Oui, ça me choque particulièrement. J'aime autant la Guadeloupe que je présume Elie Domota l'aime. Je me sens Guadeloupéen à 100%.

Allez-vous appliquer l'accord Jacques-Bino ?

Oui, nous sommes concernés par cet accord. Nous allons le mettre en pratique chez nous, aux Rhums Damoiseau, mais nous ne le signerons pas parce que nous n'apprécions pas le préambule.

Ce préambule qui dit que nous sommes dans une économie de plantation.

Tout à fait. Pour moi, l'économie de plantation, c'est une référence à l'esclavage. Le gros problème de la Guadeloupe, c'est qu'on en revient toujours à cela. On vit tout le temps avec le passé. Il ne faut pas oublier le passé mais il faut vivre pour l'avenir. Pas pour le passé.

On vous reproche, à vous, Blancs-pays, de tout faire pour conserver le pouvoir économique. Elie Domota a dit qu'il ne laisserait pas une bande de Békés rétablir l'esclavage. Qu'en pensez-vous ?

Je l'engage à lire le mot esclavage dans le dictionnaire. La définition qu'il en donne ne correspond pas à la réalité de la Guadeloupe d'aujourd'hui où les gens sont libres d'aller ou de venir, de voyager, de faire ce qui leur plaît. Les Guadeloupéens peuvent manger ce qu'ils veulent, faire ce qu'ils veulent. Au temps de l'esclavage, ce n'était pas possible.

Vous êtes un chef d'entreprise Blanc-pays avec un personnel noir. Qu'est-ce qui vous différencie d'un chef d'entreprise métropolitain ?

Nous parlons la même langue, spontanément. Le créole est un vecteur de reconnaissance, un atout. C'est important parce que, quand on parle avec un ouvrier, un salarié, les choses passent mieux dès que nous à utilisons notre langue maternelle. Car, qu'on soit Blanc-pays, Noir, Indien, notre langue maternelle, celle que nous avons têtée au sein de nos mères, c'est le créole! C'est ce qui nous rapproche. C'est ce qui fait que nous sommes Guadeloupéens.

On vous dit actionnaire d'hypermarchés, d'hôtels, ici et ailleurs... Richissime. L'héritage d'une situation de rente ?

Quelle rente ? Mon grand-père a acheté la distillerie en 1942, en pleine Seconde Guerre mondiale. Avec zéro centime, parce qu'il n'avait pas d'argent. C'est Me Thionville, un ami, qui lui a prêté l'argent. La famille Damoiseau a fini de rembourser en 1980. Mon père a fait fructifier l'affaire après avoir hérité d'une distillerie qui ne marchait pas bien. Il a travaillé là, à la distillerie, pour remonter la pente. Il a continué, j'ai continué, avec mes frères, à faire prospérer notre distillerie. Trois générations de Damoiseau y ont travaillé et y travaillent encore pour en faire un grand nom d'une production guadeloupéenne.

Vous êtes actionnaire d'hôtels, d'hypermarchés ?

Non, malheureusement. J'aurais bien voulu. Je pourrais vivre de mes dividendes sans travailler.